

La construction de l'altérité par la « définition naturelle » Enjeux linguistiques, culturels et identitaires du discours missionnaire

Paola Puccini

Alma Mater Studiorum Università di Bologna, Italia

Abstract Through his works, Celestino Testore gave an important reflection on the construction of otherness by the “natural definition”. The missionary discourse ends up confirming or invalidating, through the play of representation, the identity of the young protagonists. In order to understand the linguistic and cultural issues of missionary discourse in a given intercultural context, this article is centred on a corpus of 23 missionary narratives for youth. These texts – published in Quebec and edited by l'Apostolat de la Presse – present a classical ethnological approach for which the identification of the Other results in a closed network of meanings that use comparisons based on an ethno-centred perspective. However, in this kind of discourse we can also observe some unexpected signs of interculturality.

Keywords Missionary discourse. Definitional linguistic activity. Quebec literature. Intercultural communication.

Sommaire 1 Introduction. – 2 Préliminaires à l'analyse. – 3 Les énoncés définitoires qui affirment des équivalences. – 4 Les énoncés explicitement métalinguistiques. – 5 Les énoncés définitoires copulatifs (EDC). – 5.1 La nature linguistique des énoncés définitoires copulatifs (EDC). – 5.2 La représentation de l'Autre à travers les EDC. – 6 Vers un changement de perspective : le croisement des regards et des catégories. – 7 Conclusions.



Edizioni
Ca' Foscari

Peer review

Submitted 2022-10-28
Accepted 2022-11-21
Published 2022-12-19

Open access

© 2022 Puccini | 4.0



Citation Puccini, P. (2022). “La construction de l'altérité par la ‘définition naturelle’ : Enjeux linguistiques, culturels et identitaires du discours missionnaire”. *Il Tolomeo*, 24, 121-144.

DOI [10.30687/Tol/2499-5975/2022/01/015](https://doi.org/10.30687/Tol/2499-5975/2022/01/015)

1 Introduction

« La définition naturelle » est, selon Robert Martin, la définition des mots du langage ordinaire, c'est-à-dire la définition d'objets naturels (Martin 1990, 86). S'opposant à la définition conventionnelle, dont la principale activité est prescriptive et stipulatoire, elle « vise à saisir le contenu naturel des mots, c'est-à-dire le contenu plus ou moins vague que spontanément, et souvent inconsciemment, les locuteurs y associent » (Martin 1990, 87). Le discours missionnaire, qui est au centre de notre recherche, s'affiche grâce à la présence d'énoncés définitoires qui le caractérisent en tant que texte didactique. L'énonciateur de ce type de discours se distingue par sa position énonciative à partir de laquelle il définit l'Autre et sa culture. Cette opération linguistique se double d'une opération culturelle : l'identité de l'Autre, objet de la pratique définitionnelle, finit, dans la volonté de l'énonciateur, par fournir des explications (présentées comme rationnelles) aux incompréhensions et aux difficultés de la rencontre interculturelle.

Pour essayer de comprendre les enjeux linguistiques et culturels du discours missionnaire dans un contexte interculturel donné, nous nous sommes fondée sur un corpus de 23 récits missionnaires pour la jeunesse. Il s'agit de textes publiés au Québec (entre 1947 et 1960) et édités par « L'Apostolat de la Presse », une maison d'édition catholique voulue par le Père Giacomo Alberione et fondée en 1914 par la Congrégation italienne de la « Pia Società San Paolo ». Elle s'était donné « pour mission de répandre la Parole de Dieu partout dans le monde par le biais des médias de masse, au bénéfice de toutes les couches sociales » (Marcoux 2000, 12). La collection présente un seul auteur : le Père Celestino Testore, un jésuite italien qui, pendant les années trente du XX^e siècle, écrit, en italien, pour la « Pia Società San Paolo ». « L'Apostolat de la Presse » reprend toute la collection traduite en français par son auteur. Le Père Celestino Testore, qui a certainement lu l'« Apostolato Stampa », – un manuel « directif » de formation et d'apostolat¹ – poursuit les objectifs que le fondateur de la maison d'édition indique comme prioritaires : éduquer et instruire dans la foi catholique. Tout en présentant le récit comme vraisemblable et lié à un fait réel, à l'image des paraboles de la Bible, l'énonciateur doit capturer l'attention par des lectures amènes qui s'adressent à la fantaisie de son lecteur. Dans le manuel en italien, le Père Giacomo Alberione indique aussi les procédés linguistiques à utiliser pour atteindre ces objectifs. Aussi conseille-t-il d'employer les similitudes et les comparaisons qui aident à l'explication des vé-

¹ Ce manuel a été rédigé en 1933, par le Père Giacomo Alberione et repris, par le même, avec le titre de *L'Apostolato dell'edizione* en 1944.

rités chrétiennes et qui contribuent à la formation du sentiment religieux, tout en frappant l'imagination et le cœur des jeunes lecteurs. Les descriptions sont également indiquées comme un moyen pour susciter la curiosité, l'intérêt et la compassion vis-à-vis des populations étrangères, protagonistes des récits missionnaires.

Ce corpus constitue un intéressant « lieu de mémoire » à partir duquel réfléchir sur la nature linguistico-culturelle de la communication interculturelle et de sa représentation à travers le langage. Il s'agit d'analyser, comme le souligne Greemblatt, une zone ambiguë de rencontre entre réalité, fiction et vraisemblance à partir de laquelle se fait la représentation de l'Autre (cf. Greemblatt 1991, 8).

Avec ce type de discours nous sommes loin d'une approche interculturelle impliquant l'idée d'interrelation de rapports et d'échanges entre des cultures différentes. Ce discours est plutôt captif d'une approche ethnologique classique pour laquelle l'identification d'autrui correspond à sa fermeture dans un réseau de significations qui se servent de comparaisons sur la base d'une échelle ethno-centrée (cf. Ladmiral, Lipiansky 1989, 11).

L'altérité est donc, à l'époque, un phénomène objectif qu'il faut définir et décrire pour le circonscrire. Cela explique pourquoi l'activité définitoire dans toute la collection est extrêmement importante.

L'étranger a une double valence : d'un côté sa définition sert à satisfaire la curiosité de l'adolescent face à l'inconnu, de l'autre, il constitue son alter-ego nécessaire à la recherche et à la construction de son identité. Cette dernière passe par la prise en compte de la différence et se joue sur une série d'oppositions qui, selon Ladmiral, sont généralement « des signifiants qui font fonctionner les codes sociaux - même/autre, familier/étranger, masculin/féminin, dominant/dominé, enfant/adulte, ami/ennemi, etc. - » (Ladmiral, Lipiansky 1989, 130). Il y a donc tout un mouvement d'identification qui se met en marche dans le discours missionnaire grâce à la pratique définitoire qui investit les protagonistes des récits.

D'ailleurs, comme Maed le souligne :

si l'individu s'éprouve lui-même comme tel, c'est d'abord en adoptant le point de vue des autres du groupe social auquel il appartient et des autres groupes : le soi est essentiellement une structure culturelle et sociale qui naît des interactions quotidiennes. (Maed 1963, 125)

Dans la construction identitaire, le rôle de la définition est capital ; le discours missionnaire, à travers le jeu de représentation, finit par confirmer ou infirmer l'identité des jeunes protagonistes. De plus, l'identité affichée dans le discours missionnaire, qui s'adresse aux jeunes, concerne aussi l'identité religieuse des lecteurs. L'énonciateur doit aider l'adolescent à « se construire une propre identité dans

la foi et il doit lui faire prendre conscience de ses énergies canalisées vers les vérités de l'Église » (Alberione 1944, 249). Or, l'objectif est atteint par Testore grâce à un travail de définition qui permet d'entrevoir une interculturalité insoupçonnée dont l'analyse fait l'objet de ce travail.

2 Préliminaires à l'analyse

En extrapolant des 23 récits missionnaires tous les énoncés à visée définitoire, nous avons constitué un corpus formé de 71 énoncés² numérotés par ordre chronologique de publication.³ Nous avons ensuite divisé, en suivant la classification de Martin Riegel (1987), les énoncés définitoires en trois grandes catégories sur la base de leurs caractéristiques linguistiques :

Les énoncés définitoires qui affirment des équivalences
Les énoncés explicitement métalinguistiques
Les énoncés définitoires copulatifs

Le résultat de ce travail peut être ainsi résumé dans ce tableau où la première colonne présente la typologie de l'énoncé, la deuxième la structure linguistique analysée, la troisième l'exemple concerné⁴ et la dernière le numéro des occurrences :

Tableau 1 Les énoncés définitoires qui affirment des équivalences

1-1	x, y	2, 10, 11, 18, 29, 39, 41, 42, 43, 44, 54, 56, 61, 65, 71	15
1-2	x contexte → y	6, 7, 8, 9, 26, 33, 47, 67, 68, 69	10
1-3	x (y)	1, 48, 52, 53, 59	5
1-4	x sorte de y	45, 46, 56, 58	4
1-5	x c'est-à-dire y	34, 49, 60, 63	4
1-6	x espèce de y	3, 50	2
1-7	x ou y	37, 38	2
1-8	y, x	4, 5	2
		Total	44

2 Le corpus est consultable en Annexe A.

3 A ce propos voir l'Annexe B qui présente tous les titres des récits par ordre chronologique de parution.

4 Voir l'Annexe A.

Tableau 2 Les énoncés explicitement métalinguistiques

2-1	Appeler	20, 36, 39, 43, 56, 57	6
2-2	Avoir le sens de/Signifier	12, 27, 30, 34	4
2-3	Nommer	31, 35, 55	3
	Total		13

Tableau 3 Les énoncés définitoires copulatifs

3-1	Les EDC (énoncés définitoires copulatifs)	13, 14, 19, 21, 23, 24, 25, 28, 32, 51, 62, 64, 66, 70	
	Total		14

3 Les énoncés définitoires qui affirment des équivalences

Les énoncés définitoires qui affirment des équivalences sont les plus nombreux (44 occurrences) et se présentent sous huit structures différentes.

Par exemple :

1. **x, y**

Le *definiendum* (N-0), c'est-à-dire l'unité lexicale à définir, est suivi du *definiens*, la séquence définissante (N-1) ; les deux ne sont séparés que par une virgule :

Ex : 11. « Le mussoro, la taxe annuelle du gouvernement ».⁵

2. **x contexte → y**

Le *definiendum* (N-0) est accompagné d'une séquence capable de fournir sa définition à partir du contexte :

Ex : 6. « En repliant les larges manches de son lungyi, elle aperçut sur son bras droit des marques livides de formes et grandeurs variées ».

3. **x (y)**

Le *definiendum* (N-0) est suivi du *definiens* (N-1) entre parenthèse :

Ex : 1. « Le temps presse, le bogno (l'étranger) est arrivé ».

4. **x sorte de y**

Le *definiendum* (N-0) est suivi d'un marqueur de catégorisation (sorte de) qui introduit le *definiens* (N-1) :

⁵ Le premier numéro (11) se réfère à la place de l'énoncé dans le corpus (voir Annexe A).

Ex : 45. « En plus de l'habituel maxtli, sorte de tablier orné de plumes, la plupart des guerriers portaient une espèce de cuirasse de toile bourrée d'ouate ».

5. **x c'est-à-dire y**

Le *definiendum* (N-0) est suivi d'une expression parenthétique (c'est-à-dire) qui introduit le *definiens* (N-1) :

Ex : 34. « Ils avaient adopté le port de vêtements misérables, d'où le nom qu'on leur donné : farrapes, c'est-à-dire, va-nu-pieds ».

6. **x espèce de y**

Le *definiendum* (N-0) est suivi d'un marqueur de catégorisation (espèce de) qui introduit le *definiens* (N-1) :

Ex : 3. « Cet enclos n'empêche guère les parriah, espèce de chiens semi-sauvages d'entrer et de sortir à leur grès du village ».

7. **x ou y**

Le *definiendum* (N-0) est suivi d'une expression appositive (ou) qui introduit le *definiens* (N-1) :

Ex : 38. « Chitzen-Itza possédait deux grandes et plusieurs petites cenotes ou fontaines, alimentées de sources souterraines et communiquant entre elles ».

8. **y, x**

L'ordre habituel est inversé et nous trouvons d'abord le *definiens* (N-1) suivi du *definiendum* (N-0) et séparé par la virgule :

Ex : 4. « Le monastère est habité par le chef spirituel du village, le hpoongyi, qui de temps à autre fait son apparition à l'entrée de la pagode ».

Ces énoncés, qui affirment une équivalence entre x et y, posent un premier problème de vérification. Étant donnée la nature exotique du *definiendum*, cette vérification n'est pas possible et le définisseur acquiert un « pouvoir linguistique » grâce à la traduction et à la définition qu'il donne de ces mots opaques à la compréhension du destinataire.

À travers la définition de ces mots, l'énonciateur opère des sélections et des catégorisations qui lui servent à organiser l'expérience de ses jeunes lecteurs et à mettre de l'ordre là où le contact avec l'altérité pourrait les dérouter. En effet, « sans la catégorisation et les catégories, c'est-à-dire sans cette capacité de dépasser les entités individuelles pour aboutir à une structuration conceptuelle, l'environnement perçu serait chaotique et perpétuellement nouveau » (Simeoni 2000, 63).

Le discours missionnaire, dont la vocation didactique est déclarée, utilise de préférence les marqueurs de catégorisation, qui servent, selon Porhiel, à « guider, baliser le chemin de la pensée du lecteur, inscrire le discours dans un univers de croyance et faire exister les choses en donnant une légende de lecture » (Porhiel 1995, 82). Ce rôle de demiurge porte l'énonciateur à créer l'Autre et sa culture. Sa re-

présentation, donnée comme objective, est, de fait, le fruit d'une opération subjective. Car, toutes les fois que nous organisons le perçu à l'aide de marqueurs de catégorisation, nous utilisons des structures invisibles qui sont le produit de notre éducation, de notre culture et de notre histoire. C'est donc à travers les « lunettes » de l'énonciateur que les jeunes lecteurs perçoivent l'Autre et le représentent à eux-mêmes.

À travers ce procédé linguistique, l'énonciateur finit par enfermer l'Autre dans une représentation, fruit de sa catégorisation. Sa définition devient une frontière difficilement franchissable qui éloigne la possibilité de tout contact avec l'altérité. La nature sémantique du *definiendum* permet de comprendre que l'Autre est représenté non pas en tant qu'individu, mais en tant que spécimen d'une culture spécifique dont les différents éléments font l'objet de la définition. Ainsi l'énonciateur nous parle de l'Autre à travers ses artefacts (instruments de musiques, vases de terre cuite), ses armes, sa monnaie, ses vêtements, sa nourriture, ou à travers les animaux et les plantes de la forêt où il vit.

Toutes ces définitions ont une valeur interprétative évidente et posent leur définisseur dans le rôle du savant qui transmet sa propre expérience à un public qui est censé avoir un manque à satisfaire.

4 Les énoncés explicitement métalinguistiques

Dans les énoncés explicitement métalinguistiques, verbalisés par les verbes métalinguistiques */avoir le sens de/, /signifier/*, l'énonciateur construit deux types de relations : une relation référentielle entre un signe et ce qu'il signifie, et une relation sémantique entre un signe et son signifié. À travers le rapport de désignation, verbalisé par les verbes */appeler/nommer/*, l'énonciateur explicite la convention de dénomination qui associe le mot *x* à une catégorie référentielle. Dans les deux cas, c'est la méthode de l'exemplification qui est utilisée par l'énonciateur qui présente *x* comme le nom commun à un genre dont il esquisse l'extension par un choix d'exemples typiques (cf. Riegel 1987, 38).

Par ce procédé, l'énonciateur du discours missionnaire continue de sélectionner les éléments qui lui servent pour faire le portrait de l'Autre, portrait qui se fait, encore une fois, par la représentation de ses objets et de sa culture.

Voilà quelques exemples de *definiendum* insérés dans un énoncé explicitement métalinguistique qui ont la structure phrastique N-0 (*definiendum*)/verbe métalinguistique/N-1 (*definiens*) :

Ex. 27 : « Om » signifie le symbole de la trinité hindouiste : le dieu créateur, le dieu conservateur et le dieu destructeur ».

- Ex. 34 : « Farrapes signifie en portugais va-nu-pieds ».
Ex. 12 : « Aller au tim veut dire aller travailler hors province ».
Ex. 30 : « Faire le train signifiait donner à manger et à boire aux animaux, nettoyer et garnir la litière ».

Nous trouvons aussi des exemples qui suivent la structure phrastique N-1 *(definiens)*/ verbe de dénomination/N-0 *(definiendum)* :

- Ex. 36 : « C'est le cri d'un oiseau singulier qu'on appelle chasseur de serpent ».
Ex. 39 : « Une jupe de coton tissée de couleurs variées, retenue à la taille par une écharpe à pompons, descendait jusqu'aux genoux, on l'appelle le curitl ».
Ex. 56 : « Le figuier qui sert à la fabrication d'une étoffe appelée lubago ».
Ex. 57 : « On enveloppa le mort dans une étoffe de fibre appelée kibogo ».

Les mêmes précédées observés pour les énoncés affirmant des équivalences reviennent dans les énoncés explicitement métalinguistiques : la même volonté de souligner l'exotisme des mots et, encore une fois, l'idée d'équivalence entre N-0 et N-1.

La nature sémantique des signifiés (objets et pratiques culturelles de la vie quotidienne) permet de confirmer la conception de l'altérité de la part de l'énonciateur du discours missionnaire ; elle reste un phénomène objectif qu'il suffit de décrire. Par leur nature linguistique, ces énoncés à visée définitoire affichent ouvertement la nature de l'acte linguistique qu'ils effectuent : un acte de définition directe qui se prête à la construction d'un vocabulaire de base de l'altérité simplifiant l'approche à l'Autre. Nous sommes irrémédiablement loin d'une approche interculturelle qui dynamise la rencontre et qui n'enferme pas l'identification de l'Autre dans une rigidité à laquelle l'Autre n'échappe pas.

5 Les énoncés définitoires copulatifs (EDC)

L'analyse de ce type d'énoncé confirme l'attitude ethnocentrique de l'énonciateur.

Toutefois, la représentation subit une modification par rapport aux structures linguistiques analysées précédemment.

5.1 La nature linguistique des énoncés définitoires copulatifs (EDC)

Dans le cas des EDC, dont normalement la forme phrastique est associée à un usage métalinguistique, la construction est copulative :

Art (le-les-un) + N-0 + être + Art + N-1 + X

Ex. 66 : « Le simoun est la terreur des caravanes ».

La structure des EDC est, ici, celle d'une phrase non métalinguistique qui, littéralement, ne parle pas d'un mot et n'énonce aucune convention de désignation. Cette particularité est intéressante parce qu'elle introduit dans le discours missionnaire une nouvelle forme définitoire qui parle de l'Autre et de sa culture de manière plus « naturelle ». Les EDC font entrer l'Autre dans le discours et même si de fait l'énonciateur continue à le définir, il le fait de manière plus nuancée et presque inaperçue.

De cette manière, comme le suggère Riegel :

Les EDC sont couramment utilisés pour formuler ou solliciter une définition et se substituent aux énoncés définitoires de désignation dont ils fournissent des paraphrases plus naturelles parce que dépourvues de termes techniques liés à l'autonomie et à l'usage de relayeurs métalinguistiques. (Riegel 1987, 45)

Cependant les EDC supportent bien une interprétation équative, car « l'EDC est une phrase d'identité référentielle qui caractérise tous les énoncés assertant l'identité des deux termes. La construction du verbe *être* marque la prédication d'identité entre Art + N-0 et Art + N-1- X » (Riegel 1987, 47). Les EDC possèdent aussi une autre particularité intéressante : il s'agit de phrases affirmatives qui répondent à une question qui s'interprète discursivement comme une demande d'identification de N-0 sous la forme d'une définition. Ils sont donc très utilisés dans le discours didactique et s'intègrent bien dans le discours des missionnaires dont la volonté est fortement éducative. Le Père Giacomo Alberione indiquait dans son manuel l'importance d'introduire dans le discours missionnaire des questions suivies de réponses appropriées et censées satisfaire la curiosité des enfants.

Les EDC finissent donc par représenter le lecteur en quête d'un savoir. Ils constituent la partie terminale d'un scénario à deux rôles qui met en scène un demandeur et un répondeur :

le premier demande au second de lui fournir une définition d'un mot ou d'une expression. A cet effet, il utilise une procédure d'interrogation où le terme à définir est généralement interprété comme le thème d'un questionnement sur sa propre interprétation. (Riegel 1990, 99)

Cette procédure, dont la fréquence est significative dans le discours missionnaire, sert à l'énonciateur pour continuer à mieux définir. Deux échanges peuvent bien expliciter la procédure : dans le premier, le petit indien s'adresse au missionnaire :

Kamou me posa des questions qui témoignait de son intérêt pour cette matière.
– Est-il bien vrai que le Dieu des Blancs nous voit et nous suit partout ?
– Oui Kamou, le Dieu des blancs est capable de tout voir, lui répondis-je mettant à profit la belle occasion qui m'était offerte.
(3 : 32)⁶

et dans le deuxième, le personnage de Robert, futur missionnaire, s'adresse à un indien pour connaître les secrets de la tribu :

– Puis-je me permettre une dernière question ? Ne pourrais-je savoir rien d'autre ? – N'insiste pas, car je ne puis en dire davantage ; l'histoire du fatal serpent c'est le secret de la tribu.
(3 : 24-5)

5.2 La représentation de l'Autre à travers les EDC

La structure copulative Art (le-les-un) + N-0 + être + Art + N-1 + X permet de comprendre si la représentation de l'Autre marque une évolution.

Une toute première réflexion concerne la nature sémantique des N-0 qui entrent dans ces EDC. On observe que le trait /humain/ est le prédominant.

Contrairement à la nature sémantique du *definiendum* présent dans les structures linguistiques précédemment analysées, qui

⁶ Le premier numéro (3) se réfère au récit missionnaire (voir Annexe B) et le deuxième numéro (32) à la page du récit d'où a été tirée la citation. Ainsi de suite.

concernaient surtout des objets (artefacts, vêtements, armes), le schéma phrastique des EDC est privilégié pour parler de l'Autre en tant qu'individu. Si les EDC englobent davantage le lecteur et l'insèrent dans un scénario définitoire, ils lui attribuent aussi un autre rôle de premier plan : celui d'être le porte-parole d'un questionnaire crucial, celui qui concerne l'identité. À l'adolescence la question : « L'Autre, c'est qui ? », s'accompagne d'une autre question : « Moi, qui suis-je ? » car la construction de l'identité d'un individu passe par la confrontation avec l'Autre. L'énonciateur, en éducateur et psychologue, sait que la définition qu'il donne de l'Autre sert au jeune lecteur pour former sa propre identité. Encore une fois, l'énonciateur utilise la catégorisation pour définir un concept abstrait et une notion de grande extension : l'identité de l'Autre.

Le risque de transformer l'Autre en type et de donner de lui une définition stéréotypée, est évident, car

L'appartenance catégorielle affectera d'autant plus la représentation que l'on se fait de la personne ou du groupe que la catégorie est mal connue. Dans les contacts interculturels il aura une représentation plus stéréotypée de l'étranger que sa culture lui est peu familière. (Ladmiral, Lipiansky 1989, 204)

Le discours missionnaire présente de manière évidente la tendance à percevoir l'Autre comme « typique » et cela est aisément observable dans l'analyse des formes possibles sous lesquelles se présente l'article, qui, dans le schéma phrastique Art (le-les-un) + N-0 + être + Art + N-1 + X précède le N-0.

Nous pouvons distinguer trois cas :

1. Article défini singulier : /le-N-0/

Dans ce cas, l'énonciateur donne du référent une représentation abstraite, largement déterminée par des facteurs subjectifs. Il dénote un « type » d'individu et non un individu. Encore une fois ce n'est pas la rencontre avec l'Autre en tant que personne, mais la rencontre avec un individu dont les caractéristiques renvoient à une abstraction. Ce dont témoigne l'énoncé n. 14 : « L'Indien est la patience personnifiée et ne sent jamais l'aiguillon de la hâte » (4 : 100).

2. Article défini pluriel : /les-N-0/

Dans ce cas, la forme /les-N-0/ se réfère à la classe des entités constituant l'extension de N-0. Il s'agit d'une classe potentielle regroupant tous les individus susceptibles d'être dénommés par N-0. L'article défini pluriel fonctionne alors « comme un opérateur d'extension minimale dans tous les mondes possibles qui construit une classe à partir d'une caractéristique commune : la conformité au type dénoté par N-0 » (Riegel 1987, 50). Voilà deux exemples :

Ex. 51 : « -Les Hurons sont courageux comme les ours de leurs forêts et prudents comme les castors de leur lac. -Et les Iroquois sont rusés comme des renards et prennent la fuite comme des perdrix » (15 : 9).

Ex. 64 : « Les mahdistes, enrichis par le butin pillé, et peu habitués à posséder de l'argent, étaient comme des enfants, ne pouvant résister à la tentation devant la moindre babiole » (21 : 23).

3. Article indéfini singulier : /un-N-0/

L'article indéfini exprime une vision de l'individuation indéterminée ; il se réfère à une occurrence non spécifique identifiée par sa seule conformité au type, c'est-à-dire à n'importe quel membre de la classe en tant que spécimen ou échantillon représentatif du type. Nous pouvons donc substituer /tout/ à /un/ et souligner l'indétermination référentielle de l'exemplaire typique. En dépit de la connotation positive l'Autre reste dans cet exemple prisonnier d'une typologie :

Ex. 13 : « Tout indien est comme un professeur émérite d'histoire naturelle, car, à son âme impressionnable la forêt a raconté ses secrets, les herbes cachées, les fleurs étranges ont dit leurs vertus et leurs remèdes » (3 : 31).

En conclusion de cette analyse des formes possibles sous lesquelles se présente l'article, qui précède le N-0, il est clair que les énoncés définitoires copulatifs, « assertent l'identité entre d'une part un type [le-N-0], et de l'autre la classe virtuelle qu'il détermine [les-N-0] ou un exemplaire typique désigné par [un/tout-N-0]» (Riegel 1987, 50).

À première vue, l'énonciateur ne fait donc que répéter sa manière de représenter l'Autre en utilisant un autre procédé définitoire. L'individu, de même que les objets qui finissent par le représenter, est également déterminé par sa différence qui l'éloigne irrémédiablement d'un contact interculturel. Les deux groupes en présence, celui auquel appartient l'énonciateur, son lecteur et le groupe de l'Autre, s'opposent par rapport à un effet de différenciation catégorielle. La seule catégorie prise en compte ici est l'identité nationale. Nous pouvons observer par la suite que les résultats ne sont pas les mêmes dans le cas où ce sont plusieurs catégories qui se croisent.

6 Vers un changement de perspective : le croisement des regards et des catégories

Le croisement des regards et des catégories semble produire dans le discours un changement de perspective ayant comme résultat une variation dans la représentation.

Notre corpus montre aussi des énoncés à visée définitoire où l'énonciateur inverse les rôles. Ce n'est plus le personnage du missionnaire qui est détenteur du savoir, mais c'est l'Autre, indien, chinois, arabe ou japonais, qui occupe la place du définisseur. Les regards des personnages finissent par se croiser et le personnage du missionnaire, devenu l'objet du regard de l'Autre, prend sa place comme sujet à définir.

Il en résulte des définitions à contrario pour lesquelles nous proposons trois exemples :

Ex. 23 : « – Tu mens, tu fais semblant de ne pas savoir ce qu'est un missionnaire catholique. – Je le connais ! C'est l'ennemi mortel des esprits ! – Des esprits du mal, oui, certes l'ennemi des sorciers aussi ! ». (8 : 32)

Ex. 24 : « Il (le missionnaire blanc) n'est pas comme nos prêtres des idoles, qui n'aspirent qu'à s'assouvir du sang de leur victimes ». (8 : 74)

Ex. 25 : « Ce missionnaire est un démon ! cria Koupé ». (8 : 78)

À ce croisement de regard s'ajoute un croisement de catégories. D'ailleurs les linguistes affirment que catégoriser une identité est plus difficile que catégoriser un objet. Simeoni souligne que tout se passe comme si, en se référant ici à l'identité québécoise, « dans le cadre du débat identitaire il était plus aisé de caractériser les y (non-québécois) que les x (québécois)» (Simeoni 2000, 87). Dans le discours missionnaire analysé, de fait, bien souvent, la catégorisation du discours est simple : le Blanc (X) vs l'Autre (Y).

Cependant, quelques énoncés sont repérables où cette dichotomie est cassée par l'introduction de sous-catégories qui articulent différemment la représentation de X et de Y, et leur rapport. Nous trouvons alors que X peut se distinguer en :

X-1 : blanc catholique

X-2 : blanc protestant

Également, Y peut se distinguer à son tour en :

Y-1 : Autre non catholique

Y-2 : Autre converti

L'introduction de la catégorie /religion/ permet de créer, au-delà de la différence, une ressemblance. Dans le cas de X-1 et Y-2, X et Y s'op-

posent dans la catégorie /identité nationale/, mais sont semblables dans la catégorie : /religion/. Ainsi : X (le blanc) # Y (l'autre), mais X-1 (le blanc catholique) = Y-2 (l'autre converti).

D'ailleurs, comme nous le rappelle Ladmiral :

Dans les sociétés industrielles, c'est le cadre national qui a tendu à s'imposer comme le niveau le plus significatif dans une structuration différentielle de la culture. L'identité suppose en effet la différence : la conscience d'appartenir à une même collectivité n'émerge que face à d'autres collectivités ressenties comme étrangères. Cependant si la nation peut apparaître dans le monde moderne comme le support privilégié d'un sentiment d'identité et de solidarité, elle n'exclut nullement d'autres niveaux de différenciation (régionaux, socioprofessionnels, idéologiques, religieux). (Ladmiral, Lipiansky 1989, 9)

L'exemple qui suit permet de voir comment l'énonciateur arrive à croiser les catégories :

Ex. 70 – Mais ce missionnaire et ces Indiens si charitables tu ne me trompes pas ? Ils sont vraiment catholiques ? [...] C'est que...ils semblent bien différents de ce qu'on m'avait dit. On m'a toujours dépeint les missionnaires catholiques comme des êtres froids, intolérants, égoïstes, et au contraire. – C'est vrai, monsieur le commandant ; mais cette peinture est fausse. Le missionnaire catholique est tout amour, toute charité. (22 : 100)

Ce croisement des catégories opère un changement qui facilite la reconnaissance des préjugés et leur dénonciation qui frappent les Blancs (Ex. 16) tout autant que les Indiens (Ex. 17). Tels sont les exemples dans lesquels l'énonciateur amène son destinataire à découvrir une réalité insoupçonnée :

Ex. 16 Le Père Gérard est donc un prêtre papiste ? Interrogea Annie, comme accablée sous cette douloureuse révélation. – Oui un papiste, répondit la tante. Pour toi, c'est un nom que tu as appris à mépriser, car on l'entoure bien souvent d'un voile de calomnie et de mensonge. Mais c'est en réalité un titre d'honneur, et un prêtre qui, malgré la persécution et les obstacles semées sans cesse sous ses pas, demeure fidèle à son poste, à la garde du troupeau qui lui est confié, est au contraire digne de notre admiration et de notre sympathie. (6 : 10-11)

Ex. 17 : Simon commençait à voir sous une toute autre lumière le caractère des Indiens. On les lui avait dépeints comme des barbares assoiffés de sang, audacieux et cruels, ne reculant devant

aucune férocité, anxieux seulement de satisfaire leurs sauvages instincts dans le sang des blancs. Il avait maintenant découvert un aspect noble et généreux de leur caractère. Ils lui apparaissaient comme des persécutés, des êtres délogés de leurs terres par la rapacité des envahisseurs, des défenseurs de leur sol et de leur famille. Qui pouvait les blâmer de leur haine contre les étrangers et de leur désir de vengeance ? (6 : 69-70)

X et Y ne sont plus des blocs pris en compte à partir de leur unicité et représentativité, c'est l'individu qui ressort en tant que personne.

Dans le rapport à l'Autre, la langue et la culture représentent le premier obstacle. Ce sont les parties visibles de l'iceberg, qui cachent pourtant les ressemblances se situant à un niveau plus profond. La reconnaissance de l'Autre remplace sa connaissance. Le contact et la prise en compte de la ressemblance fait chavirer la représentation de l'Autre. En se dynamisant, elle finit par atténuer le mécanisme discriminatoire et par permettre une meilleure intercompréhension.

C'est que « la définition d'une catégorie identitaire n'est pas un processus abstrait définitivement donné ». Et Simeoni d'expliquer que

les X (les québécois) n'appartiennent pas au domaine en soi ; en particuliers ils dépendent des Y (les non-québécois) en passe de devenir des X et de tous ceux qui se perçoivent sur cette zone de frontière où le passage s'apparente plus à une transmutation graduelle qu'un franchissement abrupt. (Simeoni 2000, 88)

Ladmiral lui fait écho en affirmant que :

Le croisement des appartenances catégorielles contribue à atténuer le mécanisme discriminatoire et donc à permettre une meilleure intercompréhension. La découverte et la compréhension de l'altérité passe par la compréhension et le dépassement des mécanismes différenciateurs. (Ladmiral, Lipiansky 1989, 209)

7 Conclusions

Le Père Celestino Testore, l'énonciateur du discours missionnaire analysé, n'avait sans doute pas conscience du fait que la découverte et la compréhension de l'altérité passe par la compréhension et le dépassement des mécanismes différenciateurs. Son discours paraît naître de l'idéologie de l'époque coloniale où l'ethnologie classique considérait l'altérité comme un phénomène objectif dont la description et la définition sont au fond possibles et souhaitables. Comme nous venons de le voir, le discours définitoire joue un rôle de premier plan dans la collection. L'énonciateur y affirme son pouvoir linguis-

tique et y joue son rôle de maître, dont l'autorité et l'expérience ne sont pas contestées.

L'Autre et la merveille qu'il suscite deviennent ainsi une manière de le posséder et de le transformer en signe. Ce signe est l'objet d'une définition qui opère, dans la majorité des cas, des simples substitutions : N-1(*definiens*) à la place de N-0 (*definiendum*).

Cependant, le merveilleux que l'on éprouve face à l'altérité est aussi le signe de l'étonnante reconnaissance de l'Autre en Soi et de Soi dans l'Autre. Dans ses récits missionnaires, Testore annonce cette reconnaissance toutes les fois qu'il croise le regard des personnages se percevant grâce à l'autre. Par son esprit universaliste, esprit qui anime le discours de l'Église, l'énonciateur finit par parler de la rencontre entre les cultures en mettant l'accent sur une série de mouvements qui permettent de percevoir le rapport entre les cultures comme dynamique et relationnel. Le discours missionnaire, d'ailleurs, se caractérise par une série de mouvements. Le mouvement des jeunes, dont l'heureuse expérience de l'enfance et de l'adolescence, les pousse tout naturellement vers l'Autre et le mouvement de la conversion et de la transformation opérée par la foi.

La représentation de l'Autre finit donc par devenir plus souple et complexe : la prise en compte de plusieurs catégories porte à la construction d'une zone de contact où la rencontre paraît pouvoir se réaliser dans la reconnaissance réciproque.

L'intérêt de ce discours réside, justement, dans cet « inbetween » que Homi Bhabha définit comme une « zone d'intersection où toutes les significations culturellement déterminées sont mises en discussion par un hybridisme irrésolu et difficilement résoluble » (Bhabha 2001, 27). Bien sûr, nous ne sommes là qu'au tout début d'une approche interculturelle authentique, mais ces textes montrent, par moments, une interculturalité naissante et presque impossible à concevoir, vu le contexte dans lequel ces récits missionnaires ont vu le jour.

Bibliographie

- Alberione, G. (1933). *Apostolato Stampa*. Alba : Pia Società San Paolo.
- Alberione, G. (1944). *L'Apostolato dell'edizione. Manuale direttivo di formazione e di Apostolato*. Milano : Edizioni San Paolo.
- Bejoint, H. (1997). « Regards sur la définition en terminologie ». *Cahiers de lexicologie*, 70, 19-26.
- Bejoint, H. (2000). « Schéma définitionnel, définition et traitement lexicographique des termes ». *Cahiers de lexicologie*, 80, 121-34.
- Bhabha, H. (2001). *I luoghi della cultura*. Roma : Meltemi.
- La définition* (1990). Centre d'étude sur le lexique. Paris : Larousse.
- Boudon, P. (2003). « Propriétés sémantiques et représentation des connaissances ». *Cahiers de lexicologie*, 83, 5-23.
- Duranti, A. (2000). *Antropologia del linguaggio*. Roma : Meltemi.
- Greenblatt, S. (1991). *Marvelous Possessions. The Wonder of the New World*. Oxford : Clarendon Press.
- Ladmiral, J.-R. ; Lipiansky, E.M. (1989). *La communication interculturelle*. Paris : Armand Colin.
- Mead, G. (1963). *L'Esprit, le soi et la société*. Paris : PUF.
- Marcoux, J. (2000). *Littérature de jeunesse au Québec*, Montréal : Éditions Pau-
lines.
- Martin, R. (1990). « La définition naturelle ». *La définition*, 86-95.
- Porhiel, S. (1995). « Les marques de catégorisation ». *Cahiers de lexicologie*, 66, 77-93.
- Puccini, P. (2021). « Se remémorer les oubliés. Les romans missionnaires de l'Apostolat de la Presse : une production double entre l'Italie et le Québec par le biais de l'autotraduction ». Battistini, A. ; Conconi, B. ; Lysøe, E. ; Puccini, P. (a cura di), *L'Europa o la lingua sognata. Studi in onore di Anna Paola Soncini Fratta*. Bologna : I libri di Emil di Odoia, 435-48.
- Rey-Debove, J. (1970). « La définition lexicographique : recherches sur l'équation sémique ». *Cahiers de lexicologie*, 50, 71-94.
- Riegel, M. (1987). « Définition directe et indirecte dans le langage ordinaire : les énoncés définitoires copulatifs ». *Langue française*, 73, 29-53.
- Riegel, M. (1990). « La définition acte de langage ordinaire. De la forme aux interprétations ». *La définition*, 97-110.
- Sarfati, G. (1999). *Discours ordinaires et identités juives*. Paris : International.
- Shapira, C. (2000). « Du prototype au stéréotype et inversement. Le cliché comme + SN ». *Cahiers de lexicologie*, 76, 27-40.
- Simeoni, D. (2000). « La catégorisation en pratique. À propos du lexique identitaire ». *Cahiers de lexicologie*, 77, 63-96.

Annexe A⁷

1. Le temps presse, le bogno (l'étranger) est arrivé (2 : 15).
2. Aujourd'hui est arrivé ce bogno détesté qui prétend faire demain encore d'autres Kitiens, d'autres traitres aux coutumes et traditions chillouks (2 : 16).
3. Cet enclos n'empêche guère les parriah, espèce de chiens semi-sauvages d'entrer et de sortir à leur grès du village (2 : 49).
4. Le monastère est habité par le chef spirituel du village, le hpoongyi, qui de temps à autre fait son apparition à l'entrée de la pagode, dans son caractéristique habit jaune (2 : 49).
5. A l'intérieure de l'enceinte, dans la plus belle et la plus grande des maisonnettes de bois réside le chef civil, le thugyi, reconnu du gouvernement et choisi parmi les habitants du village (2 : 50).
6. En repliant les larges manches de son lungyi, elle aperçut sur son bras droit des marques livides de formes et grandeurs variées (2 : 54).
7. A droite, le roulement monotone de l'Irawady ; à gauche, au loin, la masse sombre de la forêt dans laquelle croissent les essences précieuses du teck et du pyinkado (2 : 56).
8. Mapayo était attentive également à ce que le lungyi de soie noire et le kimono que portaient ses petites, soient toujours à une propreté impeccable (2 : 62).
9. Les Sœurs avaient en effet donné à Mapayo les quelques annas nécessaires pour payer le transport sur le bateau qui faisait service sur l'Irawady (2 : 75).
10. Leur (les petites birmanes) curiosité est fortement piquée par deux hommes postés à une croisée de chemin et qui jouent le kigi-waing et le saing-waing, instruments de musique composés de dix-huit tambours (2 : 79).
11. Le mussoro, la taxe annuelle du gouvernement (2 : 117).
12. L'an dernier, pour payer l'impôt, j'ai dû vendre la dernière vache de mon étable ; cette année j'ai dû aller au tim. Aller au tim, pour les Atcholis, veut dire aller travailler hors de la province (2 : 117-8).
13. Nos étapes s'accompagnaient de discours divers : plantes, fleurs, oiseaux. Tout indien est comme un professeur émérite d'histoire naturelle, car, à son âme impressionnable la forêt a raconté ses secrets, les herbes cachées, les fleurs étranges ont dit leurs vertus et leurs remèdes (3 : 31).
14. L'Indien est la patience personnifiée et ne sent jamais l'aiguillon de la hâte (4 : 100).

⁷ Le premier numéro (1) se réfère à la place de l'énoncé dans le corpus. Le deuxième numéro (2) se réfère au récit missionnaire (voir Annexe B) et le dernier numéro (15) à la page du récit d'où a été tirée la citation.

15. Superstitieux comme tous les Abyssins, le marchand bondit de côté et remit sans plus discuter les trois hommes à l'Abuna (5 : 122).

16. – Le Père Gérard est donc un prêtre papiste ? Interrogea Annie, comme accablée sous cette douloureuse révélation.

– Oui un papiste, répondit la tante. Pour toi, c'est un nom que tu as appris à mépriser, car on l'entoure bien souvent d'un voile de calomnie et de mensonge. Mais c'est en réalité un titre d'honneur, et un prêtre qui, malgré la persécution et les obstacles semées sans cesse sous ses pas, demeure fidèle à son poste, à la garde du troupeau qui lui est confié, est au contraire digne de notre admiration et de notre sympathie (6 : 10-11).

17. Simon commençait à voir sous une toute autre lumière le caractère des Indiens. On les lui avait dépeints comme des barbares assoiffés de sang, audacieux et cruels, ne reculant devant aucune férocité, anxieux seulement de satisfaire leurs sauvages instincts dans le sang des blancs. Il avait maintenant découvert un aspect noble et généreux de leur caractère. Ils lui apparaissaient comme des persécutés, des êtres délogés de leurs terres par la rapacité des envahisseurs, des défenseurs de leur sol et de leur famille. Qui pouvait les blâmer de leur haine contre les étrangers et de leur désir de vengeance ? (6 : 69-70).

18. C'était un Tug, ce vieillard n'ayant que la peau et les os, et une longue barbe fleurie, sa tunique soigneusement fermée au cou voulait cacher le mieux possible le tatouage, signe de sa tribu (7 : 7).

19. Il connaissait bien leurs suppôts, tougs, fakirs, parias, charmeurs de serpents ; ces gens ignorants et fanatiques étaient de dociles instruments pour exécuter même leurs plus criminels desseins (7 : 8).

20. Toi, Père, tu pourras parler si tu veux, faire le tour avec la sébile, recueillir les offrandes et stimuler les gens à la générosité. Voici la sébile (7 : 47-8).

21. La « barre » est une large bande de sable amoncelé contre la cote de l'Atlantique, qui ne laisse pas assez d'eau à l'approche des navires, les contraint à jeter l'ancre à un ou deux kilomètres au large et force les passagers à une promenade en barque, qui n'est pas sans danger ! (8 : 11).

22. On est là, au seuil de la sombre forêt africaine, à la fois attrayante et insidieuse (8 : 16).

23. – Tu mens, tu fais semblant de ne pas savoir ce qu'est un missionnaire catholique.

– Je le connais ! C'est l'ennemi mortel des esprits !

– des esprits du mal, oui, certes ! ennemi des sorciers aussi ! (8 : 32).

24. Il (le missionnaire blanc) n'est pas comme nos prêtres des idoles, qui n'aspirent qu'à s'assouvir du sang de leur victimes (8 : 74).

25. – Ce missionnaire est un démon ! cria Koupé (8 : 78).

26. Il (le missionnaire) a un canoë sans rame qui semble voler sur l'eau ! (Yacht) (9 : 75).
27. « Om » est le symbole de la trinité hindouiste : le dieu créateur, le dieu conservateur et le dieu destructeur. La répétition de cette syllabe doit préserver l'âme d'une réincarnation au monde des dieux (10 : 5-6).
28. Le « skushok », en effet est la réincarnation d'une des nombreuses divinités de l'Olympe tibétain à l'exemple de Bouddha, l'antique vieillard qui, arrivé au sommet de la perfection et de la vertu, eut, au moment de sa mort, la faculté de choisir entre deux vies : s'évanouir dans le Nirvana ou renaître sur terre sous les traits d'un enfant (10 : 25-6).
29. Je crois reconnaître des Chou-kou-tsé, les voleurs de la montagne (10 : 104).
30. J'appris aussi à « faire le train ». C'était, si je me rappelle bien : donner à manger et à boire aux animaux, nettoyer et garnir la litière des vaches et des chevaux. Travaux qu'un fils de cultivateur exécute dès l'âge de dix ans ou onze ans (11 : 11).
31. On me surnomma dès lors « pénétank », nom barbare destiné à jeter la risée sur celui qui portait maintenant des mocassins (chaussures indiennes) (11 : 12).
32. - L'ours blanc, dit-il (Jack) est un animal dangereux. Il faut s'en méfier. C'est le plus vorace des animaux du nord. Il flaire la chair humaine à distance et attaque l'homme (11 : 49).
33. Le ciel est vilain. Il se peut qu'une bourrasque éclate. Il n'y a rien de pire qu'une « poudrerie » sur un lac. En effet la neige tomba plus dru, à gros flacons serrés (11 : 51).
34. Ils avaient adopté le port de vêtements misérables, d'où le nom qu'on leur donna : farrapes, c'est-à-dire, en portugais, va-nu-pieds (12 : 6).
35. On les nomme justement singes-araignées, car malgré leur voracité, ils restent toujours aussi maigres et la longueur disproportionnée de leurs membres les fait ressembler à des araignées géantes (12 : 34).
36. C'est le cri d'un oiseau singulier qu'on appelle « chasseur de serpent ». Vraiment ? Il existe un oiseau si audacieux ? - Il se tient toujours dans les voisinages des reptiles et se nourrit de leur chair. Aussi sa présence est un indice certain qu'un serpent est aux environs. [...] Sa tête est munie d'une sorte de corne aiguë et ses ailes portent des pointes dures à leurs extrémités (12 : 83).
37. Chaque ville possédait son « Tlaxtli » ou jeu de balle, construit avec un goût remarquable, comme en font foi les ruines encore existantes ; mais celui de Bacab, où se disputaient les meilleurs joueurs du Yucatan, avait été construit avec un luxe vraiment prodigieux. Une terrasse rectangulaire bordée en toute sa longueur d'estrades en gradins, constituait le terrain de jeu, qui mesurait environ trois

cents pieds de longueur et cent de largeur. Les deux extrémités du champ restaient libres (13 : 7-8).

38. Chitzen-Itza possédait deux grandes et plusieurs petites cenotes ou fontaines, alimentées de sources souterraines et communiquant entre elles. La plus grande et la plus belle, la « Fontaine Sacrée », au nord de la ville, existe encore de nos jours. Son bassin de forme ovale mesure environ 125 par 150 pieds. Ses murs lisses descendent obliquement jusqu'à une profondeur de 60 pieds sous l'eau (13 : 197).

39. Isabelle put ainsi observer la mode indienne de se vêtir : une jupe de coton tissée de couleurs variées, retenue à la taille par une écharpe à pompons, descendait jusqu'aux genoux. C'était le curtil. L'huepelli, qui ressemblait à une courte chemisette sans manches, couvrait le buste. [...] Leur toilette terminée, les fillettes se rendirent sur la terrasse principale pour prendre la collation, qui consistait en atolli, pâte épaisse faite de farine de maïs, cuite deux fois et servie avec du miel dans des plats fabriqués avec des citrouilles desséchées, creusées et peintes de couleurs vives (13 : 53).

40. Voici Centleotl, expliquait Blanche), la patronne des vierges consacrées et la déesse de la terre et des moissons. Et celle-ci est Coatlicue, la déesse des fleurs (13 : 56).

41. - Qu'est-ce que ceci ? demanda-t-elle (Isabelle) en s'approchant ? Toute droite, se détachant d'un bas-relief admirablement sculpté, une grande croix tendait ses bras ornés de fleurs, portant une colombe en son centre. À gauche et à droite de la croix, se tenaient un homme et une femme, les bras levés en geste d'offrande. C'était le symbole de Tlaloc, le dieu de la pluie, qui avait déjà trompé les guerriers espagnols. [...] C'est Tlaloc, murmura Blanche. - Non, c'est la sainte Croix, reprit Isabelle, toute fière, ne voulant pas se laisser induire en erreur par l'étrange nom prononcé (13 : 57).

42. Les jeux commencèrent par une ronde des guerriers. Ils avaient revêtu leurs armures les plus brillantes et agitaient de leur main droite un éventail de plumes et de la gauche, le *aiacxtili*, vase de terre cuite rempli de cailloux (13 : 75).

43. C'étaient les papas, prêtres des idoles, vêtus de leur blanche tunique, le gros anneau de cuivre qui pendait de leur nez donnait à leur visage barbouillé de lignes noires un aspect encore plus rébarbatif (13 : 32).

44. Certes, il (Gomez) aurait préféré combattre avec une épée espagnole, mais il commença tout de suite à s'exercer avec le *maquaiult*, lame de bois noir, longue de trois pieds et demi dans laquelle on encastrait des éclats d'obsidienne (pierre volcanique ayant la durée et l'éclat du verre). Cette épée rudimentaire n'avait presque pas de pointe, les assaillants portant plutôt des coups véhéments qui faisaient des entailles terribles (13 : 68).

45. En plus de l'habituel *maxtli* (sorte de tablier orné de plumes) la plupart des guerriers portaient une espèce de cuirasse de toile bour-

rée d'ouate ; les chefs avaient en outre sur les épaules une peau de panthère ou un manteau de plumes multicolores. Des casques en forme de têtes d'animaux féroces étincelaient dans la lumière matinale (13 : 125).

46. Il plaça ses enfants dans une sorte de panier suspendu à la selle de son cheval et prit aussi sa femme avec lui (13 : 135).

47. Gomez put donc sans encombre atteindre la Fontaine et, à l'aide des cucuiu qu'il avait apporté dans un vase, trouver les sentiers menant à la hutte d'Ocatl (13 : 132).

48. Au sortir de l'orphelinat il est allé à l'école des maîtres étrangers. Aujourd'hui il parle non seulement la langue du Milieu (le chinois) mais aussi celle d'occident (14 : 26).

49. Il lui expliqua donc comment les « diables d'occident », c'est-à-dire les Européens, avaient découvert ...une terre merveilleuse (14 : 29).

50. Les mets les plus recherchés des chinois : vers roulés dans le sucre, limaces rouges confites, « trepang » (espèce de vers marins) œufs gâtés de pigeons, nageant dans une sauce indescriptible ! (14 : 40).

51. - Les Hurons sont courageux comme les ours de leurs forêts et prudents comme les castors de leur lac.

- Et le Iroquois sont rusés comme des renards et prennent la fuite comme des perdrix (15 : 9).

52. Il en résulta une dispute ; les esprits s'échauffèrent, les lèvres laissèrent échapper des mots enflammés et...soudain, sans qu'on ne s'y attendit ils sortirent de leurs poches de petites « Knack-knack » (revolvers) et l'un d'eux étendit raide mort (17 : 44).

53. [...] pour les remettre au tribunal de « Yes-yes » (Canadiens) (17 : 46-7).

54. Ils avaient engagé pour le transport des bagages, trois cent porteurs, escortés d'une centaine d'askaris, soldats indigènes (18 : 9).

55. - Je ne serais pas entré ici sans ta permission. Je suis Mapéra, l'invité du roi Mtéça, et je me dirige vers son royaume avec mes compagnons. (Mapéra, nom donné par les Indigènes au Père Lourdel) (18 : 13).

56. Plus loin la forêt africaine aux essences variées : le nkoba, arbre d'une hauteur d'une cinquantaine de pieds qui se couvre de larges fleurs jaunes ; le muvule, arbre sacré que l'on plante sur la tombe des rois ; le musizi, sorte d'acacia, en forme de parasol ; le kiboko palmier dont les feuilles servent à la fabrication des nattes ; le nazi qui produit des dattes sauvages ; le nkonna, palmier dont le bois est utilisé dans la construction ; le figuier qui sert à la fabrication d'une étoffe appelée : lubago ; le mavâfu, dont la résine est transformée en encens et qui produit un fruit semblable à l'olive (18 : 26-7).

57. On enveloppa le mort dans une étoffe de fibre appelée kibogo et l'on creusa un trou d'au moins dix pieds de profondeur dans la cour intérieure de la case (18 : 39).

58. Enfin, on plaça de grosses pierres sur l'emplacement de la fosse afin d'empêcher les hyènes (sorte de chiens-loups) de venir déterrer le cadavre durant la nuit et de le dévorer (18 : 39-40).
59. Un morceau de phacochère (cochon sauvage), cuit à la broche, servit de repas et donna au missionnaire les forces suffisantes pour continuer la route (18 : 45).
60. Et qu'est-ce que fit le missionnaire ? Insista le roi. – Il prit un peu d'eau et la lui versa sur la tête, répondit Kizito.
– C'est-à-dire qu'il le baptisa, précisa Mtéça parfaitement renseigné sur les rites du sacrement du Baptême (18 : 48).
61. Elle conclut en distribuant aux messagers une poignée de « cauri », petites coquilles qui leur servaient de monnaie (19 : 62).
62. Décrire une fantasia arabe n'est pas facile : c'est à la fois une cavalcade, une course, un tournoi, dans lequel chaque chevalier cherche à se distinguer, à se donner en spectacle, espérant que sa bravoure soit remarquée, que ses exploits se racontent dans les tribus, dans les veillées du village, dans les oasis lointaines (19 : 86).
63. Sorti de l'obscurité où il avait vécu jusqu'alors, il s'était proclamé mahdi, c'est-à-dire envoyé de Dieu pour accomplir cette sublime mission libératrice (21 : 8).
64. Les mahdistes, enrichis par le butin pillé, et peu habitués à posséder de l'argent, étaient comme des enfants, ne pouvant résister à la tentation devant la moindre babiole (21 : 23).
65. Hassan fit tant de promesses éblouissantes au calife, qu'il reçut sans difficulté une petite troupe de douze mulezems, soldats dressés à toutes les besognes (21 : 51).
66. Le simoun est la terreur des caravanes : combien ont péri ensevelis dans le sable ou dans l'agonie d'une soif inextinguible (21 : 57).
67. Les indiens les tiendront à une distance respectueuse, eux qui n'ont que leurs tomahaks et leurs flèches pour se défendre (22 : 34).
68. Les « Huri » du paradis peuvent-elles faire du mal ? demanda-t-elle tranquillement (23 : 13).
69. Auparavant, donne-moi un peu de « cuscus » que je m'éclaircisse les idées. [...] Elle avala un grand verre de « cuscus » et s'accroupi (23 : 27).
70. – Mais... ce missionnaire et ces Indiens si charitables...tu ne me trompes pas ? Ils sont vraiment catholiques ? [...] C'est que... ils semblent bien différents de ce qu'on m'avait dit... On m'a toujours dépeint les missionnaires catholiques comme des êtres froids, intolérants, égoïstes, et au contraire... C'est vrai, monsieur le commandant ; mais cette peinture est fautive. Le missionnaire catholique est tout amour, toute charité (22 : 100).
71. Guy part en dernier, portant fièrement un phaéton aérien, l'oiseau le plus rare et le plus difficile à capturer parce qu'il vole toujours à très haute altitude et lorsqu'il descend prendre un peu de repos, il

ne se pose jamais à terre ou sur les arbres, mais sur les eaux, où il se fait, de ses ailes étendues, une sorte de barque (23 : 39).

Annexe B

Romans et dates d'édition

1	1947	Cœur de jeune fille
2	1947	Cœurs généreux
3	1947	Enseveli vivant
4	1947	La Caverne sous le lac
5	1947	La Colère de l'Abuna
6	1947	La Vierge de la forêt
7	1947	Le Diamant du rajah
8	1947	Le Fétiche du Dahomey
9	1947	Le Piège du maori
10	1950	Om-mani-padme-um
11	1952	Claude l'orphélin
12	1953	La Fin du cacique
13	1953	La Victime du Yucatan
14	1953	La Trahison du Bonze
15	1953	Le Bucher des diables rouges
16	1953	L'Or des Incas
17	1953	L'Or du Klondike
18	1954	Au pays des lions
19	1956	L'Astuce de Bahadu
20	1957	Le Cris des Haou Haou
21	1957	Les Captifs de Abdullahi
22	1959	Les Enfants des bois
23	1960	Buby